

العاصمة

يَا الْجَزَائِرِ يَا الْعَاصِمَةَ
سُوءَةَ قِيَمَتِكَ عَظِيمَةَ
حُبِّكَ فِي قَلْبِي دِيمَا
إِلَى يَوْمِ الدَّيْنِ
فَسَدُّوكَ إِلَيَّ مَا لَهُمْ قِيَمَةُ
وَكَيْلَهُمُ الْمَتِينُ
فَسَدُّوا بِلَادَ سَيِّدِي الثَّعَالِبِي
عَبْدُ الرَّحْمَنِ يَا حُبَابِي
مَدِينَةُ الشَّهِيدِ الْأَبِيِّ
وَالْأَوْلِيَاءِ الصَّالِحِينَ
حَمْرُ اللَّحْيَةِ يَا قُرَابِي
وَسَيِّدِي مُحَمَّدٌ بُوَقْبَرِيْنُ

رِيحَةُ الْبَهْجَةِ وَيْنُ ؟
أَوْلَادُ الْعَاصِمَةِ وَيْنُ ؟

فُولُولِي يَا سَامِعِينَ
فُولُولِي يَا سَامِعِينَ

O! capitale! Ma capitale!

Alger! Alger!

Capitale inestimable,

Tu es dans mon cœur

Jusqu'au jugement dernier.

Ils t'ont mise à mal ces gens de peu.

Ils t'ont abîmée patrie de Sidi Abderrahmane Thâalibi

Ville du fier martyr,

Et des saints valeureux.

Ville de Barberousse.

Et de Sidi M'hammed aux deux tombeaux

Dites-moi, qui m'écoutez, où est le parfum de la belle !

Dites-moi, que sont devenus les enfants de la capitale !

مَنْ كُلِّ جِهَةٍ جَاكَ الْمَاشِي
الرَّحْفَ الرِّيفِي جَابَ غَاشِي
الْحَيَاءَ وَالْحُرْمَ مَا بَقِيَ شَيْ
قُلُّ الْإِيْمَانِ وَالدِّيسَن
وَيَنَّ الْمَرْمَةَ وَالشَّوْاشِي
بُخِيْطَانَهَا مَدْلِيَيْنَ ؟
مَا بَقَاتَشِي بَنَّةَ رَمَضَانَ
لَا عِيْدَ لَا مُوسَمَ كِي زَمَانُ
التَّقْلِيْدَ غَمَّوَةٌ يَا خَوَانُ
بَذَعُوا طَلْبَايَعَ آخِرِيْنَ
تَبَدَّلَ الْحَبَقُ بِالرِّيحَانِ
حَسْرَاهُ عَلَى الْيَاسَمِيْنَ
وَيَنَّ الْقَفَاطِنَ وَ الْمَجْبُودَ ؟
عَادَ ظَرَازُ الْحَرِيرِ مَفْقُودَ
وَيَنَّهُمْ خَرَازِيْنَ الْجُلُودَ
وَيَنَّهُمُ التَّقَاشِيَيْنَ ؟
وَيَنَّ صَانِعَ سُرُوجِ الْعُودِ
وَيَنَّهُمُ الرِّسَامِيْنَ ؟

De tous côtés des intrus sont venus.

Et des campagnes des foules sans nombre.

Pudeur et honneur ont disparu.

La foi s'est affaiblie.

Plus d'Aïd ni de Fêtes comme autrefois.

Il n'en reste que contrefaçons.

Le basilic et le myrte n'ont plus de parfum.

Et encore moins le jasmin.

Où sont passés le voile "mramma" et les chéchias ?

Et les cafetans aux fils d'or ?

Où sont les brodeurs,

Les cordonniers, les dinandiers ?

Les selliers et le calligraphe ?

قُولُولِي يَا سَامِعِينَ رِيحَةُ الْبَهْجَةِ وَيَنْ ؟
قُولُولِي يَا سَامِعِينَ أَوْلَادُ الْعَاصِمَةِ وَيَنْ ؟

وَيَنْ الصَّفَارِي وَ الْجُلَسَاتِ
وَيَنْ الشَّيَاحِ وَ الْمِسْمَعَاتِ
التَّقْدِيمِ بِالزَّرْعَرَدَاتِ
وَالْمُكَاجِلِ بُورَنْدِينَ
وَيَنْ الْقَصَائِدِ وَ الْقِصَصَاتِ
وَيَنْهُمْ الْمَدَاحِينَ
وَيَنْ فَضِيلَةَ الْجَزَائِرِيَّةِ
الْعُنُقَا وَالْفَخَّارِجِيَّةِ
تَبْيِشَ وَالزُّرْنَاجِيَّةِ
عَادُوا قَاعَ مَنْسِيَّيْنِ
الْقَسْنَطِينِي بُو تَسْلِيَّةِ
زَيْدُ الْوُفِّ فَنَانِيْنِ

Dites-moi, qui m'écoutez, où est le parfum de la belle ?

Dites-moi, que sont devenus les enfants de la capitale ?

Où sont les assemblées et les banquets,

Contes, poèmes et musiciennes ?

Où sont les youyous et le baroud ?

Mais où est donc le meddah ?

Où est Fadila Dziriya ?

El-Anka et les Fakhardjiya ?

Titich et les joueurs de Zorna,

Et tant d'autres artistes ?

Tous oubliés.

وَيَنْ الزَّرْجِي بَابَا سَالِمِ
سِنَجَاقْ طَبُولْ وَ مُحَارِمِ
وَعَوَاشِي عَلِيَّة مَلَايِمِ
مَاذَا بَنَانْ ذُوكَ السِّنِينَ
غَابَتْ النِّيَّة يَا فَاهِمِ
رَاحَ ذَلِكَ الْوَقْتُ الزَّيْنِ

قُولُولِي يَا سَامِعِينَ رِيحَةُ الْبَهْجَةِ وَيْنِ ؟
قُولُولِي يَا سَامِعِينَ أَوْلَادُ الْعَاصِمَةِ وَيْنِ ؟

مَا تَعْرِفْ حَدِّ فِي الْحَرَّاشِ
وَلِيدَ لُوسَانْدِي مَا بَقَاشِي
حَتَّى فِي الْقُبَّة مَا فَرَّاشِي
مَا تَرَى مَعْرُوفَ بِالْعَيْسِ
فِي الْغَنَاصِرِ مَا تَبْطَاشِي
لَتَبْكِي يَا مَسْكِيْنِ

*Où est passé "Baba-Salem",
Castagnettes, tambours, et foulards ?
Qu'elles étaient belles ces années-là !
L'innocence et ce bon temps s'en sont allés*

*Dites-moi, qui m'écoutez, où est le parfum de la belle ?
Dites-moi, que sont devenus les enfants de la capitale ?*

*Tu ne reconnais plus personne à El-Harrach
Le natif d'Hussen-Dey se fait rare
Il en va de même pour Kouba.
Aux Anassers ne t'attarde pas
tu en verserais des larmes.*

حَامَّةٌ فِي تَرْيِيبَةِ
 لَأَمْبِي وَزَيْدُ الْعُقَيْبَةِ
 قَلْبَ بِلْكَوَرِ الْحَبِيبَةِ
 بَتَّ رِيحَةَ الْوَالِدَيْنِ
 بَتَّ الْوَادُو الْقَصِيبَةِ
 بَتَّةَ دَارَتْ جَنْحَيْنِ
 بَتَّ الْجَدِيدَ وَ سُوْطَارَا
 بَيَّارَ، سَكَالَةَ وَ طَقَارَا
 زَرِيعَةَ وَ الزَّرْعَارَا
 قَرِيزِي زَيْنَ الزَّيْنِ
 سَدَّ كُلِّ شَيْءٍ يَا خُسَارَةَ
 قُسُّوْا نَاسَ سَنَظْوَجَيْنِ

رِيحَةَ الْبَهْجَةِ وَيْنِ ؟
 أَوْلَادَ الْعَاصِمَةِ وَيْنِ ؟

لَوْلِي يَا سَامِعِينَ
 لَوْلِي يَا سَامِعِينَ

*El-Hamma est en destruction,
Salambier et El-Okiba.
Au cœur de Belcourt bien-aimé
Nulle trace de nos parents.
Bab-El-Oued et la casbah
Ont perdu leur saveur.
Bab-Ejdid et Soustara
El-Biar, la Skala et Tagarin,
Bouzaréah et Segara,
Et Beau Fraisier le plus beau de Tous !
Tous ces quartiers délaissés. Quelle pitié !
Demandez-le aux gens de Saint-Eugène
Ils vous le diront.*

*Dites-moi, qui m'écoutez, où est le parfum de la belle ?
Dites-moi, que sont devenus les enfants de la capitale ?*

آه يَا الرُّحْلَةَ المَحَّائَةَ
هَذَا الخَبَرَ مَا عَجَبَ كِي جَانَا
رُويْبَةَ وَرَغَايَةَ وَدِرْقَانَةَ
عَادُوا قَاعَ مَطْرَفِيْنَ
شَوْفَ البَهْجَةِ غَضْبَانَةَ
وَحَيُوطَهَا مَذْبَالِيْنَ
إِنْتَبَهُوا مَا صَارَ لِلْغُرَابِ
يَاكُ فِي المُنْشِئَةِ تَلَفٌ لَهُ الحِسَابُ
لَهَا عَانِدُ زَيْنَةَ الْاَهْدَابِ
الْحَمَامَةِ سُودَ الْعِيْنِ
فِي مُعْنَاتِهِ الْهَثَلِ جَابِ
مِنْ عَنَدِ السَّابِقِيْنَ
صَلُّوا يَا نَاسَ عَلَى الرُّسُولِ
حَبِيبِ اللّٰهِ خِيَارِ الْفُحُولِ
بْنِ عَبْدِ اللّٰهِ سَيِّدِ الْبُتُولِ
فَاطِمَةَ اُمِّ الْحُسَيْنِيْنَ

O! affligeante errance !

La nouvelle qui nous est parvenue n'est guère réjouissante.

Rouiba, Reghaia et Dergana

Se retrouvent totalement isolées.

Regarde, comment El-Bahdja, la Belle Alger,

De colère, ses murs se sont flétris.

Savez-vous ce qui est arrivé au corbeau

Quand il a voulu imiter celle aux beaux cils

La colombe aux yeux noirs ?

Il y a laissé des plumes.

C'est ce que nous dit ce proverbe

Hérité de nos ancêtres.

Priez pour le prophète

L'élu de Dieu le seigneur des hommes

Le fils de Abdallah le saint

Et Fatima mère de Hacène et Hocine

يَشْفَعُ فِينَا يَوْمَ الْهَوْلِ
حَنَّا وَالْوَالِدَيْنِ
نَخْتَمُ نَظْمِي فِي هَذَا الْمَقَالِ
بِالْحَمْدِ لِلَّهِ الْمُتَعَالِ
وَالصَّلَاةِ عَلَى سَيِّدِ الرِّجَالِ
الزَّكِيِّ طَه الْأُمِّيِّينَ
عَبْدَ الْمَجِيدِ مَسْكَوْدَ قَالَ
وَلَدَ الْحَامَةِ مُبِينَ

قُولِي يَا سَامِعِينَ رِيحَ الْبَهْجَةِ وَيْنَ ؟
قُولِي يَا سَامِعِينَ أَوْلَادَ الْعَاصِمَةِ وَيْنَ ؟

Qu'il nous accorde sa clémence

Le jour du jugement dernier

A nous et nos parents.

Ainsi s'achève mon poème

Merci à Dieu le Très-Haut

Je prie pour le seigneur des hommes,

Taha, le pur, le croyant.

Ainsi parle Abdel-Madjid Meskoud,

Enfant d'El-Hamma bien évidemment.

Dites-moi, qui m'écoutez, où est le parfum de la belle ?

Dites-moi, que sont devenus les enfants de la capitale ?

NB de la traductrice

Chanson ambiguë, déchirée entre des pratiques traditionnelles et des pratiques religieuses, cette chanson me semble être le reflet d'une certaine réalité algérienne. Que faire et que dire devant l'angoisse de l'avenir, devant l'abîme quand on se sent démuni, impuissant, si ce n'est de chercher refuge dans les souvenirs du passé? Quel est ce passé que pleure l'auteur dans sa chanson? Celui d'avant 1962 ou d'avant 1830? Ou un passé plus récent entre 1962 et 1980?

Comment et pourquoi Meskoud dit-il que la foi et la religion se sont affaiblies au moment même où l'Algérie voit déferler dans ses rues des vagues d'hommes et de femmes de tous les âges et de toutes les couches sociales vers les mosquées? Tout changement est dénoncé par lui comme une menace pour la capitale. Mais qui est cette capitale? A

qui est-elle? Tout ce qui est nouveau et bouge semble le déranger, lui faire un peu peur. Ainsi son parcours de quelques quartiers le fait pleurer car il n'y reconnaît plus personne. Où sont les *wlād al-houma*, visages familiers et rassurants? Ainsi les gens des campagnes sont des "gens de peu" venus abîmer le visage d'Alger.

L'urbanisation semble être une source d'angoisse pour notre jeune Cheikh. La chanson semble vouloir figer le temps. Elle pleure les vieux costumes, le voile et les chéchias, les vieux métiers, les vieilles traditions. Sans doute les jeunes personnes n'ont pas envie forcément de pleurer le voile ou la chachia même si c'est pour *contrer le tchador*.

Fidèle à la tradition discursive et au savoir faire pragmatique un dicton vient clore la chanson, suivi d'une prière pour le prophète, sa fille, ses enfants, et une demande de clémence et d'assistance au Très-Haut. Et la chanson se termine par un vers où l'auteur cite son nom et son lieu de naissance. Ainsi le style *medh* est bien préservé et la forme textuelle vient soutenir le contenu: l'appartenance à la tradition. Les envolées lyriques sont permises par le figement dans la tradition.

Que nous dit ce dicton? "Regardez ce qui est arrivé au corbeau quand il a voulu imiter la colombe? Il n'y est par arrivé." Ainsi le mal de l'Algérie serait-il l'imitation? Hier elle imitait "l'étranger" (l'Europe donc la France) et aujourd'hui elle tente d'imiter des pays musulmans dont la pratique lui est étrangère.

Pourquoi cette chanson a-t-elle du succès? La première raison est qu'elle reprend la tradition du *chaabi* par son style musical et textuel. Cette reprise assure une forme de continuité sur le plan social. Elle apporte un réconfort et rassure sur le plan psychologique dans une Algérie, déchirée, angoissée, qui se cherche, et où les plus âgés ne "reconnaissent plus leurs petits." La deuxième raison est que l'auteur a su sous forme poétique reprendre un discours du quotidien. Le texte est à la portée de tous, chacun s'y reconnaît: par l'évocation de son quartier, par ses souvenirs personnels ou à travers le récit familial. Comme certains savants-chercheurs qui nous donnent l'impression que l'on est intelligent lorsque on les écoute, Meskoud par un texte-chanté bien ancré dans la tradition donne l'occasion à chacun de se sentir poète-chanteur et artiste le temps d'une chanson.

A.B.